

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

POLYXÈNE

AIGNAN, ÉTIENNE

Tragédie — 1804

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

HÉCUBE	42 répliques
ULYSSE	22 répliques
AGAMEMNON	21 répliques
POLYXÈNE	18 répliques
IPHISE	9 répliques
SOLDAT	2 répliques

Personnages muets & suite : UN SOLDAT GREC, DEUX TROYENNES, SOLDATS

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE PREMIER	5
ACTE SECOND	17
ACTE TROISIÈME	34

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

(Les vers marqués de guillemets peuvent être supprimés à la représentation.)

ULYSSE *(seul)*

Pyrrhus, que m'as-tu dit ? Ô nuit terrible et sombre,
Quel secret, quel prodige est sorti de ton ombre ?
Le ciel aux Grecs enfin permet-il le retour ?.....
Mais je vois éclater les premiers feux du jour ;
Pyrrhus, par mes conseils, garde encor le silence ;
Il soumet son ardeur au frein de ma prudence.
Du coeur d'Agamemnon tâchons de m'emparer ;
À servir mes desseins je veux le préparer.
Le voici... Présentons à son âme attendrie
Ce charme si puissant de revoir la patrie.

5

10

SCÈNE II

Agamemnon, Ulysse.

ULYSSE

Ils sont enfin tombés, Seigneur, ces murs fameux,
Par les dieux élevés, et défendus par eux ;

La Grèce, sous vos lois, triomphe de l'Asie ;
 Nos bras ont renversé l'empire de Phrygie,
 Et bientôt, au milieu de la destruction, 15
 Le voyageur en vain va chercher Ilion.
 Quelques pressentiments me permettent de croire
 Que nos noms à jamais vivront dans la mémoire.
 Oui, nos derniers neveux vous connaîtront encor,
 Achille, Agamemnon, Diomède, Nestor ; 20
 J'ose à de tels guerriers associer Ulysse ;
 Des combats avec eux j'ai parcouru la lice.
 Je ne m'en défends point ; après ces longs travaux,
 Je compte sur deux prix : la gloire... et le repos.
 Oh ! quel bonheur pour moi de revoir mon Ithaque, 25
 D'embrasser Pénélope et mon fils Télémaque,
 Et de rentrer vainqueur dans ces mêmes états,
 D'où m'exila dix ans l'affront de Ménélas !
 Vous, seigneur, que surtout cette cause intéresser,
 Vous, le roi de vingt rois, et le chef de la Grèce, 30
 Jouissez dans Argos d'un tel excès d'honneur,
 Et d'un affront vengé savourez la douceur.

AGAMEMNON

Oui, Seigneur, en effet, il serait impossible
 Qu'à ces prospérités mon coeur fût insensible ;
 Sans doute il en jouit ; mais je vous l'avouerais, 35
 Ce coeur, comme autrefois, n'en est plus enivré ;
 Et, soit que le guerrier qu'irritait une offense,
 Alors qu'il est vengé, déplore sa vengeance ;
 Soit que le sort affreux de Priam, de sa cour,
 Amène sur moi-même un douloureux retour ; 40
 De ces scènes de sang, d'horreur et de carnage,
 Je ne puis effacer la trop funeste image ;
 Tout le bonheur d'Atride en est empoisonné.

Seigneur, je vois toujours un prince infortuné,
 Que de l'autel en vain couvrait le privilège, 45
 Tomber, en l'embrassant, sous le fer sacrilège ;
 Par l'avide soldat ses temples saccagés,
 Dans son palais en feu ses enfants égorgés ;
 J'entends encor leurs cris ; je vois encor la flamme
 Dévorer les remparts et les tours de Pergame, 50
 Et, pour comble d'horreur, ses nombreux habitants
 Périr ensevelis sous ses débris fumants.
 De tels excès, seigneur, flétriront notre gloire ;
 Trop de sang a souillé cette grande victoire.
 Non, si l'on m'a voit cru, je n'aurais pas permis 55
 Que l'on fût sans pitié pour de tels ennemis ;
 Des chefs et des soldats modérant la furie,
 Roi, j'aurais d'un vieux roi voulu sauver la vie ;
 Je n'aurais pas souffert que son sang généreux,
 Versé sur ses autels, en eût éteint les feux, 60
 Et, dans le camp vainqueur, indignement traînées,
 Ses filles et sa veuve, à servir condamnées,
 N'attendraient pas du sort les odieuses lois
 Qui vont donner un maître aux rejetons des rois.

ULYSSE

Je gémis comme vous des malheurs de la guerre, 65
 Et l'on ne m'a point vu, féroce et sanguinaire,
 Par mon exemple ici, seigneur, autoriser
 Des excès que la nuit n'a pu faire excuser.
 Mais enfin ce n'est point sur de telles pensées
 Que les âmes des Grecs doivent être fixées. 70
 Que Pyrrhus ait vengé sur le père d'Hector
 Des blessures sans nombre et qui saignent encor ;
 De sa persévérance à retenir Hélène
 Que ce roi malheureux ait trop subi la peine ;

Qu'Hécube et Polyxène, abaissant leurs grands coeurs,
 Courbent un front royal sous le joug des vainqueurs ;
 Que l'une ait vu périr ses fils, l'autre ses frères,
 Ce sont là des combats les effets ordinaires,
 Et comme dans Pergame, il est dans votre Argos
 Des enfants orphelins, des veuves de héros.
 Bannissez donc, seigneur, une pitié funeste,
 Et si de Troie encor le souvenir vous reste,
 Que ce soit pour trouver des charmes plus puissants,
 À revoir vos foyers abandonnés dix ans.

75

80

AGAMEMNON

Ô ! Que puissent les dieux, fléchis par nos hommages,
 Détourner loin de nous les sinistres présages
 Dont le retour des Grecs, seigneur, est menacé !
 L'avenir, je le crains, vengera le passé.
 Si j'en crois Apollon qui, pour se faire entendre,
 Inspire quelquefois sa prêtresse Cassandre,
 Je dois à mon retour, monarque infortuné,
 Par le bras le plus cher, périr assassiné ;
 Et vous même, seigneur, oui, vous, fils de Laërte,
 Par combien de périls semés pour votre perte,
 Par combien de travaux n'achèterez-vous pas
 Le bonheur de rentrer en roi dans vos états ?
 Tout des dieux contre nous annonce la colère ;
 Neptune est à nos vœux redevenu contraire ;
 Le silence des vents et le calme des eaux,
 À la rive troyenne enchaînent nos vaisseaux,
 Et trompant nos efforts, les voiles essayées
 Sont dans les airs muets vainement déployées.

85

90

95

100

ULYSSE

Faut-il nous étonner, seigneur, si contre nous

Éclate enfin du ciel le terrible courroux ?
 Les Grecs victorieux, trop occupés d'eux-mêmes, 105
 Négligent d'apaiser, par des honneurs suprêmes,
 Les mânes des guerriers à qui la loi du sort,
 Dans les champs phrygiens a fait trouver la mort.
 Ne rougissent-ils pas que des peuples barbares,
 D'offrandes et de vœux se montrent moins avarés ? 110
 Voyez ce monument, qu'au plus grand des Troyens
 Bâtit la pitié de ses concitoyens ?
 Chaque jour, si longtemps qu'a subsisté Pergame,
 Mon œil, d'un sacrifice y vit briller la flamme,
 Et même, maintenant que Pergame n'est plus, 115
 Hécube y porte encor de funèbres tributs.
 D'Achille cependant la tombe négligée
 Par nos ingrates mains d'aucuns dons n'est chargée,
 Seigneur, et d'Ilion le valeureux vainqueur,
 Repose aux champs troyens, sans gloire et sans honneur. 120
 Qui sait par quelle offrande..... ou par quelle victime
 Les Grecs de leur oubli devront laver le crime ?
 D'Achille, chaque nuit, les mânes courroucés
 Par des traits éclatants se décèlent assez ;
 Du fond du monument où repose sa cendre, 125
 Des cris plaintifs et sourds souvent se font entendre ;
 On a vu du tombeau des flammes s'élancer,
 Et la foudre en éclats vient de nous menacer.
 Mais déjà, pour régler le destin des captives,
 Tous nos chefs empressés s'assemblent sur ces rives ; 130
 Venez, Agamemnon, ensemble il faut agir,
 Et d'un indigne oubli les faire enfin rougir.
 Hâtons-nous ; des Troyens je vois venir la reine
 Que soutient à pas lents sa fille Polyxène ;
 Il faut les éviter. 135

(Ulysse sort.)

AGAMEMNON

Les éviter, seigneur !
Atride ne fuit point à l'aspect du malheur.
À nos chefs toutefois, annoncez ma présence ;
Mais si je puis d'Hécube adoucir la souffrance,
Je veux remplir d'abord ce soin cher et sacré,
Que les dieux à mon coeur ont eux-même inspiré.

140

SCÈNE III

Agamemnon, Hécube, Polyxène, Troyennes.

(Agamemnon se retire un moment dans sa tente.)

AGAMEMNON

Voilà donc cette reine autrefois si puissante !
Superbe, elle régnait sur les peuples du Xanthe ;
Captive maintenant, le front humilié,
Elle est pour ses vainqueurs un objet de pitié.

145

HÉCUBE

Ô femmes d'Ilion, soutenez ma faiblesse ;
Ma fille, aidez les pas de ma lente vieillesse ;
Pour la dernière fois, que je contemple encor
Les cendres de Pergame et le tombeau d'Hector.
Au moment de subir un cruel esclavage,
Par de tristes adieux saluons ce rivage,
Où tant de souvenirs, si puissants sur mon coeur,
Même en l'entretenant, consolent ma douleur.
Voici ce sanctuaire, où nos mains triomphantes
Consacraient des vaincus les dépouilles sanglantes ;

150

155

Il n'offre plus à l'oeil que d'informes débris ;
 Il ne retentit plus que de lugubres cris.
 Je cherche vainement, au sein de ma misère,
 Ce superbe palais où reine, épouse et mère,
 Hécube nourrissait tant de sujets d'orgueil : 160
 Il est de tous les miens devenu le cercueil.
 Mais quelqu'un vient à nous. Me trompé-je ? est-ce Atride ?
 Ma fille, ah ! Je vois trop quel intérêt le guide.
 Comme de vils troupeaux, partageant les vaincus,
 On a donné des fers au sang d'Assaracus, 165
 Et l'on vient annoncer à de tristes captives
 Qu'enfin de la Troade il faut quitter les rives.
 Eh bien, apprenez donc à la fille des rois
 En quels lieux de sa chaîne il faut traîner le poids.
 Devons-nous habiter les déserts de l'Élide, 170
 Ou la stérile Ithaque, ou la riche Argolide ?
 Ah ! Quels qu'ils soient, les lieux sont tous indifférents
 À qui descend du trône et sert sous des tyrans.

AGAMEMNON

Non, le sort, qui signale envers vous son caprice,
 N'a point permis encore une telle injustice, 175
 Et si d'Agamemnon l'avis est écouté,
 Vos malheurs, votre rang, tout sera respecté ;
 Hécube et ses enfants seront libres, Madame.

HÉCUBE

Qu'entends-je ? À la pitié vous ouvririez votre âme !
 Les Grecs la connaîtraient ! Les Grecs pourraient, grands dieux, 180
 Nous laisser la douceur de pleurer en ces lieux !
 Je pourrais d'Ilion fouler encor la cendre !
 On ne m'envierait point les rives du Scamandre !
 Prêtresse des tombeaux, il me serait permis

D'évoquer sur ces bords les mânes de mes fils !
 Seigneur, soyez l'appui de ma triste vieillesse ;
 Intéressez pour nous les princes de la Grèce :
 Montrez-vous généreux après tant de fureurs :
 Je pourrai vivre encore, après tant de malheurs.

185

(Il sort.)

AGAMEMNON

Oui, je cours vous défendre ; Agamemnon, Madame,
 Va tâcher d'acquérir quelques droits sur votre âme :
 Heureux si j'adoucis, à force de bienfaits,
 Les maux que, par nos mains, le destin vous a faits !

190

SCÈNE IV

Hécube, Polyxène.

POLYXÈNE

Quoi ! Madame ! Un rayon d'une fausse espérance
 Peut-il tromper ainsi votre vive souffrance ?
 Les Grecs, qui devraient bien vous être mieux connus,
 Sans retour ont proscrit le sang de Dardanus.
 Eux, nous laisser ici ! N'en croyez rien, Madame.
 Ah ! Loin de respecter les débris de Pergame,
 Les barbares qu'ils sont, ils veulent, dans ses rois,
 L'écraser, s'il se peut, une seconde fois.
 Quelle gloire pour eux, qu'Hécube et Polyxène,
 Conduites en Ithaque, à Sparte ou dans Mycène,
 Ornent le char pompeux de vainqueurs inhumains !
 Aux emplois les plus vils ils réduiront nos mains ;
 Leurs femmes se feront de cruelles délices

195

200

205

De nous assujettir à d'insultants caprices :
Voilà ce que du sort nous réservent les coups ;
Voilà cette pitié que les Grecs ont pour nous.
Mais d'une multitude ardente, forcenée,
N'entends-je pas au loin la clameur effrénée ?
Ah ! Ne demeurons pas plus longtemps en ces lieux ;
Dérobons-nous, Madame, à ces cris odieux.

210

(Polyxène sort.)

HÉCUBE

Le malheur, dont j'ai fait un long apprentissage,
À tout souffrir, ma fille, endurecit mon courage.
Rentrez, laissez-moi seule au milieu des tombeaux ;
L'infortune y sourit à l'espoir du repos.

215

SCÈNE V

HÉCUBE *(seule)*

Oui, d'une illusion je flattais ma misère ;
Ma fille, il est trop vrai, ta déplorable mère
Succombant sous l'excès de sa juste douleur,
Va donc te voir passer au pouvoir d'un vainqueur !
Quel destin, dieux puissants, pour une infortunée
Qu'attendait dans Pergame un si noble hyménée !
Hélas ! elle est bien jeune, et doit souffrir longtemps.
Mon sort est moins affreux ; ah ! Du moins mes vieux ans
M'annoncent que bientôt l'heureux moment arrive
Où la mère d'Hector ne sera plus captive.
Ô toi, mon cher Hector ! Objet de mon amour,
J'espérai d'Ilion tant que tu vis le jour.
Hélas ! Si moins d'ardeur eût transporté ton âme,

220

225

230

J'admirerais encor la grandeur de Pergame.
Hélène, impur fléau des miens, de mes états,
Puisse des dieux sur toi s'appesantir le bras !
Puisse des vastes mers la fureur vengeresse
Te fermer à jamais le chemin de la Grèce,
T'engloutir, et vomir sur d'arides déserts
Ce corps dont la beauté désola l'univers !
Mais Iphise paraît : son maintien, son visage,
Du malheur que j'attends sont pour moi le présage.

235

SCÈNE VI

Hécube, Iphise.

HÉCUBE

Ah ! Parle, ne crains pas d'irriter mes douleurs ;
Mes yeux sont, tu le sais, accoutumés aux pleurs.

240

IPHISE

Hélas !

HÉCUBE

Les Grecs, sans doute, ont, dans cette journée,
De ma fille et de moi réglé la destinée.
Explique-toi ; je puis supporter tous les coups :
N'ai-je pas vu périr mes fils et mon époux ?

245

IPHISE

Vos malheurs sont comblés ; les Grecs, sur le rivage,
Des captives déjà disposaient le partage.
Agamemnon paraît. Rois, s'est-il écrié,

Il est beau qu'un vainqueur connaisse la pitié ; 250
 Par respect pour leur rang, d'une honteuse chaîne
 N'affranchirez-vous pas Hécube et Polyxène ?
 Sur les rives du Xante, ah ! laissez-les pleurer ;
 Quelle crainte Ilion nous peut-il inspirer ?
 Les Grecs applaudissaient ; mais le cruel Ulysse, 255
 Cet habile artisan de fraude et d'artifice,
 Par un discours adroit a détruit dans les coeurs
 L'intérêt qu'à l'armée inspiraient vos malheurs ;
 Le sort a décidé des reines de Pergame,
 Et dans les fers d'Ulysse il vous place, Madame. 260

HÉCUBE

Moi, dans les fers d'Ulysse ! ô sort ! sois satisfait,
 Je n'attendais pas moins ; mon opprobre est complet.
 Pénélope aura donc pour esclave une reine !
 Mais tu ne parles pas du sort de Polyxène,
 Chère Iphise ? Pourquoi ce silence et ces pleurs ? 265
 Réponds-moi... Je comprends. Ô mortelles douleurs !
 Loin des yeux maternels, ma fille infortunée
 Est, à porter des fers, comme moi condamnée :
 L'implacable destin nous poursuit-il assez !

IPHISE

Il vous poursuit, hélas ! plus que vous ne pensez. 270

HÉCUBE

Que veux-tu dire ? Achève, au nom des dieux.

IPHISE

Madame,

De tout votre courage il faut armer votre âme.
Irrité du refus qu'il venait d'essuyer,
Mais à la loi des Grecs contraint de se plier, 275
S'avance hors des rangs le fier roi de Mycène.
L'urne s'agite ; il lit le nom de Polyxène.
Pyrrhus accourt soudain ; son désordre, ses cris
D'étonnement d'abord ont frappé les esprits.
- Grecs, dit-il, arrêtez ; mon père la réclame : 280
Polyxène est sa part du butin de Pergame.
De votre long oubli ses mânes irrités,
Veulent que par sa mort les vents soient achetés ;
Telle est du demi- dieu la volonté suprême,
Que vient de m'annoncer sa grande ombre elle-même. — 285

HÉCUBE

Tous mes sens sont glacés d'épouvante et d'horreur.

IPHISE

Le soldat est saisi d'une sainte terreur.
On s'agite en tumulte, et les chefs de la Grèce
Vont, dit-on, de vos bras arracher la princesse.

HÉCUBE

Iphise, que dis-tu ? L'arracher de mes bras, 290
La traîner... Ce forfait ne s'accomplira pas.
Justes Dieux, qui voyez les crimes de la terre,
Contre les assassins lancez votre tonnerre ;
Défendez l'opprimé luttant seul contre tous :
Voilà, Dieux protecteurs, des soins dignes de vous. 295

ACTE SECOND

SCÈNE PREMIÈRE

Hécube, Polyxène.

POLYXÈNE

Ma présence à vos maux devient-elle importune ?
Vous me fuyez, ma mère ! Ah ! De votre infortune
Que ma tendresse encore adoucisse les coups !
De quel nouveau malheur, hélas ! Gémissiez-vous ?
Des pleurs que vous versez révélez le mystère.
Vous ne répondez rien ?... Ne vous suis-je plus chère ?
Ne suis-je plus pour vous ?...

300

HÉCUBE

Qu'oses-tu dire, ô ciel !
Viens, viens te reposer sur le sein maternel.
Avant qu'à mon amour ma fille soit ravie,
Dans cet embrassement, Dieux, ôtez-moi la vie.

305

POLYXÈNE

Dans cet embrassement oublions nos malheurs.

HÉCUBE

Elle me fait mourir.

POLYXÈNE

Séchez enfin vos pleurs.

HÉCUBE

Polydore, mon fils ! par quel destin funeste,
Dans la Thrace égorgé...

310

POLYXÈNE

Polyxène vous reste.

HÉCUBE

Tu te trompes, ma fille, on va nous séparer.

POLYXÈNE

Nous séparer ! Grands dieux, j'ai pu, sans murmurer,
Supporter sur ces bords mes fers et ma misère ;
Mes fers étaient légers, vous me laissiez ma mère.
Mais je suivrai loin d'elle un barbare vainqueur !
Le ciel n'a point encore épuisé sa rigueur !
L'une et l'autre il no us faut, par un tourment plus rude,
De la captivité subir la solitude !
Ma mère, se peut-il, je ne vous verrai plus !

315

320

HÉCUBE

Non.

POLYXÈNE

Vous m'appellerez de vos cris superflus !

HÉCUBE

Hélas !

POLYXÈNE

Vous souffrirez, et votre Polyxène
Ne pourra soulever le poids de votre chaîne !
De ses pesantes mains l'âge va vous glacer,
Et mes bras caressants ne pourront vous presser !
Commence-t-il bientôt, ce supplice barbare ?

325

HÉCUBE

Ma fille, en ce moment, peut-être on le prépare.

330

POLYXÈNE

Mais les vents sont muets ; les Grecs jusqu'à ce jour...

HÉCUBE

Les Grecs sa vent comment on obtient leur retour.
Ulysse !... Je me meurs...

SCÈNE II

Hécube, Polyxène, Ulysse, Soldats.

ULYSSE (à Hécube)

Vous êtes informée
Du redoutable arrêt qu'a prononcé l'armée ; 335
Un sang qui vous est cher, répandu sous nos coups,
Doit du terrible Achille apaiser le courroux....

POLYXÈNE

Voilà donc le secret que me cachait ma mère,
Et ce que du destin vous gardait la colère !
Ô reine malheureuse ! À quel sort vous réduit 340
L'implacable rigueur du Dieu qui vous poursuit !
Ma mère, on ne veut pas qu'avec vous je partage
Les maux de la vieillesse et ceux de l'esclavage !
De vos tremblantes mains vous m'allez voir ravir,
Et la fureur des Grecs va sur moi s'assouvir ! 345
Vous seule à ma tendresse arrachez cette plainte ;
J'envisage la mort sans douleur et sans crainte.
Ce n'est pas qu'étalant un courage affecté,
J'oppose à mon trépas l'insensibilité.
Mais puisque j'ai perdu père, frères, couronne, 350
Puisque du deuil partout l'image m'environne,
Puisque dans l'esclavage il me faudrait souffrir,
Je suis la soeur d'Hector, et je saurai mourir.

HÉCUBE

Ulysse, écoutez-moi, vous le devez peut-être ;
Soutenez qu'une captive interroge son maître. 355
Vous souvient-il du jour où, dans nos murs surpris,

La mort vous entourait et glaçait vos esprits ?
 Mon nom errait alors sur vos lèvres tremblantes ;
 Vous pressiez mes genoux de vos mains suppliantes :
 J'étais, me disiez-vous, maîtresse de vos jours. 360
 Je l'étais ; qu'ai-je fait ?

ULYSSE

Il m'en souvient toujours ;
 D'un ennemi sans arme écoutant la prière,
 Hécube m'a des cieux conservé la lumière.
 Oui, de votre pitié ma vie est un bienfait. 365

HÉCUBE

Vous l'entendez, grands Dieux, cet aveu qu'il me fait !
 Ma crédule bonté sauva les jours d'Ulysse,
 Et l'ingrat, de ma fille il presse le supplice !
 Il a soif de mon sang ! Mais pourquoi l'immoler,
 Dites ; quel est le dieu que vous faites parler ? 370
 Achille courroucé demande une victime !
 Eh ! Qu'a fait Polyxène et quel est donc son crime ?
 Elle n'a point trempé dans les lâches complots
 Qui tranchèrent les jours de ce jeune héros.
 Ah ! S'il faut à son ombre une victime humaine, 375
 Le choix n'est pas douteux, sacrifiez Hélène ;
 Vous vengerez ensemble et vos maux et les miens :
 Son sang satisfera les Grecs et les Troyens.
 L'épouse de Pâris est seule criminelle.
 Ah ! Ne repoussez pas ma douleur maternelle, 380
 Seigneur ; c'est à mon tour d'embrasser vos genoux :
 Ayez pitié d'Hécube, elle eut pitié de vous.
 C'est assez du trépas de toute ma famille,
 De mes débiles mains n'arrachez point ma fille.
 « Mon coeur, par elle encore, au repos est rendu ; 385

Polyxène est pour moi tout ce que j'ai perdu.
 Compagne de mes maux, appui de ma vieillesse,
 Tout mon bonheur passé renaît dans sa tendresse. »
 Ah ! De votre pouvoir gardez-vous d'abuser ;
 Le sont se lassera de vous favoriser. 390
 Quel vainqueur peut compter sur un succès durable ?
 Voyez, j'étais heureuse, et je suis misérable.
 Je m'enorgueillissais de ma vaine grandeur ;
 Un jour a renversé tout ce frêle bonheur.
 Hécube est votre amie et votre suppliante ; 395
 De ces titres, sur vous que la voix soit puissante.
 Retournez vers les Grecs, que votre humanité
 Les fasse enfin rougir de tant de cruauté.
 Dites qu'il est affreux que leur fureur tardive
 Sur les autels sacrés égorge une captive 400
 De qui, dans le désordre et l'horreur des combats,
 Le sang n'a point coulé sous le fer des soldats.
 Priez, intéressez ; votre sage éloquence
 Eut toujours sur les Grecs une entière puissance.

ULYSSE

Ne voyez point en moi l'un de vos ennemis. 405
 De vos cruels malheurs, Madame, je gémis ;
 J'ai de votre bienfait conservé la mémoire ;
 Mais je ne puis des Grecs vous immoler la gloire.
 Puis-je leur proposer de laisser sans honneurs
 Les mânes du héros qui les rendit vainqueurs ? 410
 Achille a demandé le sang de Polyxène ;
 Il le doit obtenir. S'il exigeait Hélène,
 J'irais, en l'arrachant des mains de Ménélas,
 La remettre moi-même en celles de Calchas.
 Les dieux sont irrités : par de grands sacrifices 415
 Il est temps que les Grecs se les rendent propices,

Et que dans leurs tombeaux les mânes apaisés
Nous ramènent les vents qui nous sont refusés.

(J'ai été obligé d'abrégé beaucoup à la représentation cette scène si touchante dans Euripide, de qui elle est presque littéralement traduite. Je crois devoir rétablir ici le morceau que j'ai retranché ; quelques personnes peut-être seront bien aises de lire la scène telle qu'elle a été conçue par le poète grec. [NdA])

HÉCUBE

Les dieux sont irrités ! Ô temples de Phrygie,
Détruits et saccagés par un vainqueur impie, 420
Autels qu'ont profanés des soldats furieux,
Dites-lui quels forfaits ont irrité les dieux !
Et vous, tombeaux, et vous, dont les saints privilèges
Ont été violés par des mains sacrilèges,
Ne soyez plus muets ; à la Grèce apprenez 425
Pourquoi les morts ici gémissent indignés.
Sous le fer des bourreaux lorsque ta soeur succombe,
Hector, pour la sauver sors aussi de la tombe,
Et qu'Ulysse, frappé de crainte et de respect,
Une seconde fois recule à ton aspect. 430
« Si le fils de Théthis veut poursuivre sa proie,
Vous combattrez encor devant les murs de Troie,
Et peut-être les dieux, las de se partager,
S'uniront-ils pour nous dans ce nouveau danger. »
Mais Hector et les dieux, et le fils de Laërte, 435
Tout est sourd à mes cris, tout, conspire ma perte ;
En discours impuissants s'exhale ma douleur.
Grecs, s'il vous faut d'Achille apaiser la fureur,
Mes discours impuissants se perdent dans les airs.
Ma fille, par pitié, si mes jours te sont chers, 440
Pour détourner de toi cet affreux sacrifice,
Tombe en pleurs aux genoux de l'insensible Ulysse.
Il est père, et déjà je le vois s'attendrir ;

Tes larmes, tes accents vont enfin le fléchir.
 Que dans ce flanc plutôt elle soit assouvie ;
 Dans ce flanc malheureux Paris puisa la vie,
 Frappez, et du guerrier qu'il perça de ses traits,
 Apaisez, par ma mort, les mânes satisfaits.

445

ULYSSE *(montrant Polyxène)*

Achille veut son sang, Madame, et non le vôtre.

HÉCUBE

Eh bien, sur son tombeau répandez l'un et l'autre.
 Qu'une double victime apaise son courroux.

450

ULYSSE

C'est assez qu'une seule expire sous nos coups ;
 Et que n'a pu des dieux le décret moins sévère,
 Permettre que sa mort ne fut pas nécessaire !
 N'écoute pas, ma fille, une fierté funeste,
 Tes jours sont, ta le sais, le seul bien qui me reste.

455

POLYXÈNE

Ulysse craint mes pleurs, il détourne les yeux ;
 Il craint que, pour surprendre un sentiment pieux,
 Ma suppliante main ne s'attache à la sienne ;
 Qu'Ulysse se rassure, une femme troyenne
 De la nécessité saura subir la loi ;
 La mort qu'on me destine est un bienfait pour moi.
 Pourquoi voudrais-je vivre ? Au sein de la puissance,
 Dans la pourpre des rois, j'ai reçu la naissance ;
 J'ai vu, tout conspirait alors à mon bonheur,
 Vingt rivaux couronnés se disputer mon coeur.

460

465

L'hymen d'un grand monarque attendait Polyxène ;
Que dis-je ? Ici déjà dans ma cour j'étais reine,
Et j'aurais des dieux même eu la félicité,
S'ils avaient à leurs dons joint l'immortalité.

470

HÉCUBE

Non, non, avec sa sa fille Hécube veut mourir.

ULYSSE

Hécube n'est plus libre, Hécube doit souffrir.

HÉCUBE

Qui pourrait de mes bras arracher Polyxène ?

ULYSSE

La force : obéissez, la résistance est vaine.

(À Ulysse.)

(À Hécube.)

POLYXÈNE

Écoutez-moi, madame, et vous, daignez, seigneur,
D'une mère, un moment, respecter la douleur.
Maintenant, ô revers, affreuse ignominie !
Polyxène est esclave !... Abandonnons la vie.
Peut-être, pour grossir son avare trésor,
Un maître, à prix d'argent, voudrait la soeur d'Hector ;
Mourons, n'attendons pas qu'au sein de la bassesse,
Du sang qui coule en moi se perde la noblesse,
Et qu'un esclave abject, abusant de ses droits,

475

480

Déshonore mon lit qu'ont espéré des rois.
Venez donc, à l'autel menez votre victime.
Vous, ne combattez point un désir légitime,
Ma mère, par vos pleurs au lieu de m'affaiblir,
Permettez que je meure avant de m'avilir,
Et que le fer sacré promptement me délivre
De l'affront d'être esclave et du tourment de vivre.

485

490

(À Hécube.)

HÉCUBE

Sa magnanimité redouble ma douleur.
Grecs, s'il vous faut d'Achille apaiser la fureur, etc.
Dans cette lutte, hélas ! Quelle est votre espérance,
Ma mère ? Il en est temps, cédez à la puissance.
Eh ! quoi, voulez-vous voir de farouches soldats
M'arrachant sans pitié de vos débiles bras,
Maltraiter, outrager le rang et la vieillesse ?
Que vos embrassements consolent ma tendresse ;
Ouvrez-moi votre sein, recevez mes adieux ;
Vivez, je vais mourir.

495

500

HÉCUBE

Impitoyables dieux !
Enfin, c'en est assez, terminez ma misère.

POLYXÈNE

Que dirai-je à Priam, au grand Hector, mon frère ?

HÉCUBE

Dis-leur que je succombe à l'excès du malheur.

(À Ulysse.)

POLYXÈNE

O sein qui m'as nourrie ! Ô tendresse ! Ô douleur !
Ulysse, je vous suis, votre victime est prête ;
Du voile révérend que l'on couvre ma tête.
Adieu, ma mère, adieu. Seigneur, éloignons-nous.

505

ULYSSE

Soldats, conduisez-la.

SCÈNE III

Les précédents, Agamemnon.

AGAMEMNON

Soldats, que faites-vous ?

510

ULYSSE

Polyxène est aux Grecs, et le fils de Pélée
Ordonne qu'à son ombre elle soit immolée.

AGAMEMNON

Polyxène est à moi, seul j'en puis disposer.

ULYSSE

À Pyrrhus, qui l'attend, l'osez-vous refuser ?

AGAMEMNON

J'ose tout contre qui méconnaît ma puissance.

515

HÉCUBE (à Agamemnon)

Ah ! Seigneur, sauvez-la ; protégez l'innocence ;
Contre des inhumains, de mon sang altérés,
J'implore à vos genoux les droits les plus sacrés.

(Montrant sa tente.)

AGAMEMNON

Rentrez, ne craignez rien ni des Grecs ni d'Achille ;
Nul mortel n'oserait violer-cet asile.

520

POLYXÈNE (à Agamemnon)

De mon trépas eu vain vous suspendez les coups.

HÉCUBE

Viens, le ciel peut encor se déclarer pour nous.

SCÈNE IV

Agamemnon, Ulysse.

ULYSSE

Seigneur, j'ai réprimé, pour l'honneur de l'armée,
Le courroux dont mon âme a droit d'être enflammée ;
Au mépris de mes droits, je souffre même encor,
Qu'on dispose à mes yeux de la mère d'Hector ;

525

J'aurais trop à rougir si, devant leurs captives,
 Les Grecs de leurs débats troublaient encor ces rives,
 Et vengeaient les malheurs des femmes d'Ilion
 Par les emportements de la sédition ; 530
 Mais je puis maintenant faire éclater sans crime
 De l'indignation le transport légitime,
 Et, sans porter atteinte au rang d'Agamemnon,
 D'un refus étonnant lui demander raison.
 Je ne reconnais point, seigneur, à sa conduite, 535
 Le roi qui de la Grèce a commandé l'élite,
 Ou plutôt, si je puis m'expliquer librement,
 Je reconnais Atride à son ressentiment :
 Il voudrait, contre Achille armant encor sa haine,
 Ainsi que Briséis, lui ravir Polyxène. 540
 S'il avait un peu moins pour lui d'inimitié,
 Agamemnon pour elle aurait moins de pitié.
 Mais il faut qu'un grand coeur à son pays immole
 Des torts qu'il éprouva le souvenir frivole.
 Songez quel fut Achille ; au de là du trépas 545
 Que votre vain courroux ne le poursuive pas.
 Celui qui, remplissant ses hautes destinées,
 A préféré la gloire à de longues années ;
 Celui qui, se rendant sous les murs d'Ilion,
 En courant, a vaincu Téléphe, Eëtion, 550
 A conquis Ténédos et Lesbos et la Thrace,
 De la superbe Thèbes a su punir l'audace,
 Et qui, pour rappeler d'un seul mot tous ses droits,
 Dans les murs de Pergame a fait entrer nos rois,
 Vous l'avouerez, seigneur, un tel guerrier, je pense, 555
 Peut des Grecs espérer quelque reconnaissance,
 Et ce n'est pas en vain que son ombre en courroux
 Nous aura révélé ce qu'elle attend de nous.

AGAMEMNON

L'inimitié, seigneur, n'est point ce qui me guider ;
Rendez plus de justice aux sentiments d'Atride. 560
Sans doute il fut un temps où, d'un farouche orgueil,
(Du pouvoir absolu trop ordinaire écueil)
Le coeur d'Agamemnon ne sut pas se défendre ;
Mais Priam égorgé, mais Ilion en cendre,
Mais Hécube captive, ont changé mes esprits. 565
Des grandeurs maintenant je mesure le prix ;
Je vois leur frêle éclat ; j'apprends par la victoire
Combien un seul moment peut renverser de gloire.
Il ne faut pas toujours, pour perdre les états,
Mille vaisseaux, seigneur, et dix ans de combats ; 570
Un seul jour peut suffire : un jour, une heure même
Peut, du front d'un monarque, ôter le diadème,
Immoler la prudence aux caprices du sort,
Et devant le plus faible abaisser le plus fort.
De ces grandes leçons je sens trop l'importance, 575
Et quoique avec justice, et sans vaine arrogance,
Je pusse retenir le prix de mes exploits,
Et ne me laisser pas dépouiller tant de fois,
Qu'Achille encor vivant demandât Polyxène,
Atride à son amour la céderait sans peine ; 580
Mais que pour hécatombe un sang pur soit versé,
Seigneur, ce sacrifice est atroce, insensé ;
Croit-on que d'un héros l'ombre en soit honorée ?

ULYSSE

« Il attend sa vengeance, on l'a trop différée.
Son repos est troublé par un si long oubli. » 585

AGAMEMNON

« Son repos ! Non, Seigneur : notre sort est rempli
Du jour où le trépas, fermant notre paupière,
Des cieux, sans nul retour, nous ravit la lumière ;
Et Minos, quand par lui tout mortel est jugé,
Demande s'il fut juste, et non s'il fut vengé. »

590

ULYSSE

Mais si vous dépouillez ce fils de la victoire,
Quel prix de tant d'exploits lui restera ?

AGAMEMNON

Sa gloire ;
Et malheur au guerrier qui, d'autres biens épris,
Ne se montreront pas satisfait à ce prix.

595

ULYSSE

Les Grecs, vous le savez, doivent, d'un vent propice,
Acheter le retour par un grand sacrifice.
« Vers nos états, après un siège de dix ans,
Si les chemins encor nous sont fermés longtemps,
C'est en vain que les murs de la superbe Troie
Des feux lancés par nous sont devenus la proie ;
Sur nos propres lauriers nous répandons des pleurs,
Et le sol des vaincus dévore les vainqueurs. »

600

AGAMEMNON

« Je ne croirai jamais le ciel assez barbare
Pour qu'à ce prix sur nous sa faveur se déclare ;
Mais loin de nos foyers, dussions-nous du malheur

605

Subir encor dix ans l'implacable fureur,
J'aimerais mieux languir éloigné de Mycènes,
Que devoir mon retour au sang de Polyxène. »

ULYSSE

Vous fûtes plus docile aux volontés des dieux, 610
Quand votre propre sang fut demandé par eux.
Agamemnon, sans doute, eut moins de barbarie,
En livrant à Calchas sa fille Iphigénie ;
Ce titre si pompeux, ce nom de roi des rois,
Valait bien que du sang il étouffât la voix ; 615
Mais quand il ne s'agit que de sauver la Grèce,
Pour des captifs alors sa pitié s'intéresse.
Le sang qu'il prodigua, c'était le sang des siens,
Et celui qu'il ménage est le sang des Troyens.

AGAMEMNON

Vos perfides conseils, il est vrai, m'égarèrent ; 620
Mais contre vous bientôt les dieux se déclarèrent :
Ils sauvèrent ma fille, et c'est un soin pieux
Que d'imiter enfin la clémence des Dieux.
Oui, le jour qu'à l'autel dévoilant mon visage,
Je vis notre salut descendre d'un nuage, 625
Je jurai d'empêcher tout sacrifice humain ;
Je jurai, mon serment ne saurait être vain.

ULYSSE

Par vos refus ainsi vous trahissez la Grèce.

AGAMEMNON

Je la trahirais plus par ma lâche faiblesse.

ULYSSE

Craignez que contre vous le soldat révolté
N'ose enfin se soustraire à votre autorité.

630

(Il sort.)

AGAMEMNON

Atride, qui sait mal supporter la menace,
Peut des séditieux punir encor l'audace ;
Et les Grecs, qu'à l'instant ma voix va convoquer,
Entre leur chef et vous vont enfin s'expliquer.

635

(À part.)

ULYSSE

Je vous suis. S'il le faut, employons l'artifice :
Sauver encor les Grecs est le destin d'Ulysse.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

POLYXÈNE (*seule*)

À la discorde ainsi nos vainqueurs sont en proie !
Dieux qui les divisez vous voulez venger Troie.
Ô ! Qu'à mes tristes yeux ce tableau serait doux, 640
De voir les Grecs périr, et par leurs propres coups !
Quel bonheur, si, des feux qui brûlèrent Pergame,
Dans leur camp révolté se rallumait la flamme !
Si tous ces grands débris, soulevés à la fois,
Les allaient écraser sous leur énorme poids, 645
Et si Priam vengé souriait dans sa tombe,
À l'aspect consolant d'un pareil hécatombe !
Grecs, si ma mort sur vous doit attirer ces maux,
Frappez : je vais moi-même au-devant des bourreaux.
Mais tant de gloire, hélas ! Ne m'est pas réservée ; 650
Des plus cruels affronts Polyxène abreuvée,
Bien loin que son trépas soit funeste aux vainqueurs.
Doit, au prix de son sang, terminer leurs malheurs.
Cette mort, je le sens, cette mort est affreuse.

SCÈNE II

Polyxène, Hécube, Iphise.

IPHISE (*à Hécube*)

Écartez de vos maux l'image douloureuse ;
Calmez, au nom des Dieux, vos esprits agités. 655

(L'apercevant.)

HÉCUBE

Ma fille à l'instant même était à mes côtés ;
Je ne vois plus ma fille... Ô chère Polyxène !
Quel motif, loin de moi, quel sentiment t'entraîne ?
Au sommeil un moment ma paupière a cédé ; 660
J'ai vu Pyrrhus soudain, par la fureur guidé,
Qui, l'arrachant des bras de ta tremblante mère,
Te traînait expirante au tombeau de son père.
J'ai vu se balancer le glaive dans sa main,
Et le cruel trois fois le plonger dans ton sein. 665
Je frissonne, et m'éveille, et d'horreur agitée,
J'appelle Polyxène, et tu m'avais quittée !
Je l'avouerai, j'ai cru, dans cet affreux moment,
À la réalité de mon pressentiment ;
J'ai cru... mais je te vois, ma fille m'est rendue. 670
Ah ! Que sur toi toujours je repose ma vue !
Mon coeur, jusqu'à présent, ne sentait pas assez
Quels biens dans ton amour les Dieux m'avaient laissés.
La nuit sur nous encore étend son voile sombre ;
Un Grec marche vers nous à la faveur de l'ombre : 675
Son regard semble errer inquiet, incertain.
Ce Grec, qui peut-il être, et quel est son dessein ?
Rentrons, un juste effroi s'empare de mon âme ;

Rentrons.

SCÈNE III

Hécube, Polyxène, Iphise, Un soldat grec.

LE SOLDAT

À mon aspect ne fuyez point, Madame ; 680
Vous voyez un soldat qui, s'il respire encor,
Doit le jour qui l'éclaire à la pitié d'Hector :
Vers vous secrètement Agamemnon m'envoie.

HÉCUBE

Eh bien, de son appui que faut-il que je croie ?

LE SOLDAT

Il plaint vos maux, il veut en adoucir l'horreur ; 685
Mais la religion se joint à la fureur
Pour combattre le vœu de son cœur magnanime.
L'armée, envers les dieux, croirait commettre un crime,
Si le sang, par Achille aujourd'hui demandé,
N'était aujourd'hui même à son ombre accordé. 690
Dans les décrets des dieux, sans aspirer à lire,
Je suis les mouvements que la pitié m'inspire ;
J'obéis à mon roi, dont le noble secours
De la princesse encor pourra sauver les jours.
Par mes soins empressés sa fuite est assurée : 695
Une barque en secret près d'ici préparée,
Sur un rivage ami va conduire vos pas.
Fiez-vous à mes soins ; venez, ne craignez pas :
Du sang qui coule en moi si la source est commune,

Les Dieux m'ont fait le coeur plus grand que ma fortune.

700

HÉCUBE

Ô ciel ! Récompensez ce généreux soldat ;
 Il est reconnaissant, quand Ulysse est ingrat ;
 Il est reconnaissant, quand de notre misère
 Un stérile avenir est tout ce qu'il espère
 Eh bien donc, puisqu'il faut me séparer de toi,
 Puisque telle est du sort l'irrévocable loi,
 Adieu, ma fille, adieu ; tout l'amour de ta mère,
 Tous ses vœux te suivront sur la rive étrangère,
 Qui, contre un attentat, va protéger tes jours.
 Ce triste exil pourra ne pas durer toujours ;
 Peut-être, quand la mort finira ma carrière,
 Te sera-t-il permis de fermer ma paupière :
 Oui, les Grecs, écoutant des sentiments plus doux,
 Rougiront des fureurs qu'ils exercent sur nous.

705

710

POLYXÈNE

Moi, fuir ! Eh ! Dans quels lieux pourrais je, hélas ! Ma mère,
 Cacher en sûreté ma honte et ma misère ?
 D'un des rois de la Grèce implorant la pitié,
 Irai-je offrir ma tête à son inimitié ?
 Irai-je, dans l'Asie, errant de ville en ville,
 Chez un prince allié mendier un asile ?
 Lâchement immolé, Polydore fait voir
 Quelle hospitalité je dois en recevoir.
 Non, ma mère, à mes pas toute terre est fermée ;
 Ma place est aux enfers. Par l'honneur animée,
 Je veux avec fierté descendre chez Pluton,
 Digne encore de vous, d'Hector et d'Ilion.
 Soldat, dis à ton roi qu'en ce moment terrible
 À ses nobles bienfaits Polyxène est sensible,

715

720

725

Mais que les accepter n'est pas en mon pouvoir,
Et que jusqu'à la fin je ferai mon devoir.

730

(Montrant Polyxène.)

HÉCUBE

Le plus saint des devoirs est de sauver ta mère ;
Je meurs si tu pérís. Je crus, dans ma misère,
Que j'avais épuisé la coupe des douleurs ;
Mais non ; sa dureté manquait à mes malheurs.
Ah ! C'est trop différer dans ce péril extrême ;
Ma fille, je le veux, partez à l'instant même,
Ou, dans le camp des Grecs, prompte à vous devancer,
Du fer qui vous attend je vole me percer.
Décidez maintenant ce que vous devez faire.
Mais les moments sont chers ; exauce ma prière :
Faut-il, pour te fléchir, embrasser tes genoux ?
Mon triomphe, à ce prix, ma fille, sera doux.

735

740

(Au soldat.)

POLYXÈNE

Ah ! C'en est trop enfin, vous l'emportez, madame.
Que vous puis-je opposer ? Vous déchirez mon âme.
Quoi qu'il arrive, allons, et suivons, sans tarder,
Le rivage où vos pas sont prêts à me guider.
Pour la dernière fois, embrassons-nous, ma mère.

745

HÉCUBE

Non, les dieux me rendront une fille si chère.
Que ne peut ma vieillesse accompagner leurs pas ?

SCÈNE IV

HÉCUBE *(seule)*

Dieux qui nous protégez, ne vous démentez pas ; 750
S'il en est parmi vous qui d'une antique offense
Aient dû sur Ilion poursuivre la vengeance,
Du superbe Ilion les murs sont renversés ;
Ses rois sont au tombeau ; n'est-ce donc point assez ?
Sur un rejeton faible et battu par l'orage 755
Faudra-t-il que la haine exerce encor sa rage ?
Tant de fureur, grands dieux, est indigne de vous !
La pitié doit enfin succéder au courroux ;
Vous voudrez, au trépas en arrachant ma fille,
Des héros phrygiens ranimer la famille. 760

SCÈNE V

Hécube, Agamemnon.

HÉCUBE

Ah ! Seigneur, quels tributs je dois à vos bienfaits !
Votre vertu prévient le plus noir des forfaits ;
Les dieux parlent en vain ; c'est en vain que l'armée
Est contre Polyxène en tumulte animée ;
En vain Pyrrhus éclate en transports furieux ; 765
Vous triomphez des Grecs, de Pyrrhus et des dieux ;
M'acquitter envers vous n'est pas en ma puissance,
Et je charge le ciel de ma reconnaissance.

AGAMEMNON

Comment de vos malheurs n'aurais-je pas gémi ?
Pour des jours précieux, comme vous j'ai frêmi, 770

Vos tourments sont les miens : dans ces débats, Madame,
De tendres souvenirs ont agité mon âme ;
Pour la nature en pleurs mes discours ont plaidé,
Et quiconque était père, à ma voix a cédé.
Que Calchas, s'il le faut, dans le sang des génisses,
Recherche avidement des oracles propices ;
Au sacrificateur un crime est épargné ;
Son bras dans votre sang ne sera point baigné ;
Je viens vous apporter ces heureuses nouvelles.

775

HÉCUBE

Que je mouille vos mains de larmes maternelles,
Seigneur ! De vos bienfaits laissez-moi respirer ;
La malheureuse Hécube osait moins espérer.
Mais puisqu'il est ainsi, la fuite est inutile ;
Sur des bords étrangers ne cherchons plus d'asile ;
Ce guide généreux par vous-même adressé.....

780

785

AGAMEMNON

J'ignore....

HÉCUBE

Quoi ! Seigneur, tout mon sang s'est glacé.
Serait-ce un traître ? Oh ! Non, ce crime est impossible ;
À mon cruel malheur il s'est montré sensible,
J'ai même vu des pleurs s'échapper de ses yeux.
Courons, éclaircissons..... Mais on vient en ces lieux ;
C'est Iphise....

790

SCÈNE VI

Les précédents, Iphise.

HÉCUBE

Dis-moi, qu'as-tu fait de ma fille ?

IPHISE

Ô des rois d'Ilion malheureuse famille !

Ô céleste courroux que rien ne peut lasser !

795

HÉCUBE

Je frémis.... Quel malheur vient-elle m'annoncer ?

IPHISE

Le plus affreux de tous. Notre guide en silence

Semblait de l'ennemi tromper la vigilance ;

Par des détours secrets il nous faisait marcher ;

Des tentes de Pyrrhus je le vis s'approcher ;

Soudain paraît Ulysse ; et le soldat, ô crime !

S'avance en s'écriant : j'amène la victime.

800

AGAMEMNON

Je reconnais Ulysse à ce crime odieux.

HÉCUBE

Iphise, un voile épais est tombé sur mes yeux ;

Et c'est moi, moi, ma fille... Ah ! Je l'ai cru sincère,

Il invoquait Hector, il plaignait ma misère ;

C'est ainsi que Priam fut trompé par Sinon,

805

Et périr par la fourbe est le sort d’Ilion.

IPHISE

De farouches soldats, soudain environnée,
Aux tentes de Pyrrhus Polyxène est traînée. 810
Pyrrhus, à ses regards en la voyant s’offrir,
Frappé de sa beauté, craignait de s’attendrir ;
Il court, il la devance au tombeau de son père.
Là, ce cruel guerrier retrouve sa colère.
Bientôt, près du tombeau, Polyxène à genoux ; 815
Guerrier, frappe mon sein, je l’expose à tes coups,
Dit-elle. Pyrrhus frappe ; elle tombe, elle expire.
Sa mort change les coeurs ; on la plaint, on l’admire :
Par un sort si cruel chacun se sent toucher,
Et mille mains déjà lui dressent un bûcher, 820
Comme s’il suffisait, pour réparer le crime,
Qu’un funèbre appareil honore la victime !

(Il sort.)

AGAMEMNON

On peut venger du moins ce forfait, et j’y cours.

SCÈNE VII ET DERNIÈRE

Hécube, Iphise.

(Hécube se tue.)

HÉCUBE

Les dieux marquent enfin le terme de mes jours,

Vous tous qu'aux sombres bords a retrouvés ma fille,
Ô Priam ! Ô mes fils ! déplorable famille !
Le vainqueur qui m'attend me dit de vous quitter ;
Mais vous m'ouvrez vos bras, et je cours m'y jeter ;
Des Grecs prêts à partir j'entends les cris de joie ;
Ulysse, en cet état, viens emporter ta proie.

825

830